

# L'évolution conceptuelle de la géopolitique

Guillaume Landry

**L**a plupart des gens ont déjà eu un cours de géographie à un moment ou un autre dans leur cheminement scolaire. Des petits ateliers des années du primaire jusqu'au cours de géographie canadienne du niveau secondaire, la jeunesse d'ici et d'ailleurs «subit» avec un enthousiasme discret ces sessions de coloriage de carte et de description froide des phénomènes naturels disjoints. Plusieurs en viennent d'ailleurs à se demander à quoi sert la géographie. Ainsi, ce domaine d'étude semble souvent porter cette forte réputation d'une science vide, inintéressante et inutile. Il importe donc de se questionner à savoir si cette discipline mérite véritablement un tel statut. Sur ce, il semble clair que l'on méprise à tort ce domaine de connaissance et que la géographie a en fait une portée souvent insoupçonnée. Cette portée peut se mesurer dans la géopolitique, cette science établie il y a tout juste un siècle et qui restitue la notion de pouvoir essentielle à la géographie. Afin de mieux saisir cette discipline, il est important d'étudier à priori ses concepts et les différences dans ses définitions. La géopolitique a toujours eu un impact considérable sur les relations internationales. Ce siècle a toutefois modifié la manière de concevoir la géopolitique ; ce travail tente ainsi de présenter l'évolution de la géopolitique à travers les paramètres historiques, pratiques et théoriques. Il sera donc question à travers cette recherche de la géographie, de la géopolitique et de ses rapports avec cette discipline, puis du débat conceptuel géopolitique de ce début de siècle, des conséquences de la Deuxième Guerre, du renouveau géopolitique, des écoles en présence et des débats d'actualité qui concernent ce savoir. De toujours, le territoire et le politique ont été étroitement liés. Napoléon a affirmé que la politique des États est dans leur géographie. Ce texte tentera de vérifier si cette affirmation s'avère exacte.

## La géographie et le champ géopolitique

Avant d'aller plus loin en terme de géopolitique, il importe de définir et de comprendre les fondements de la géographie elle-même. Le terme «géographie» a pour origine les termes grecques «géo» pour Terre et «graphie» pour décrire. Étymologiquement, la géographie est donc une science qui repose sur la description de la Terre. Le Dictionnaire Larousse définit la géographie comme étant une «science qui a pour objet la description et l'explication de l'aspect actuel, naturel et humain, de la surface de la Terre». Il s'agit d'une définition somme toute assez simplifiée qui permet de voir toute la facette traitant de la compréhension du milieu. Ainsi, la géographie, c'est savoir penser l'espace, ce qui regroupe la géo-physiographie, le géo-tourisme, la géo-mass-média, la géo-humaine, la géo-économie et ainsi de suite. Il s'agit d'un cumul de compétences qui permet une description précise des indices qui rendent le milieu unique. L'objet géographique repose donc sur cet inventaire des composantes du territoire. D'un autre côté, une deuxième définition, celle du Dictionnaire de géopolitique, définit la géographie comme une science qui «étudie les relations entre l'espace et la société attendu que l'espace est le produit d'un rapport social que les systèmes de relations transforment en un territoire organisé». Territoire organisé : c'est la base de la *géopolitique*. L'espace n'existe pour l'homme qu'à travers la société et la culture qui l'habite. Donc, selon cette définition, le territoire devient possédé, où chaque pays organise son territoire en espaces privilégiés. C'est pourquoi Yves Lacoste affirme que la géographie, ça sert d'abord à faire la guerre. Selon lui, la

géographie des états-majors fait appel à un savoir dirigé vers la pratique stratégique et les connaissances du milieu physique comme outils précieux de pouvoir. On y vise l'utilisation des connaissances pour comprendre et envisager des plans d'actions qui mènent vers la stratégie militaire et politique autant qu'économique et sociale<sup>1</sup>.

Le territoire n'est pas que politique. En effet, il suffit entre autre de penser à l'économie qui prend une place déterminante dans chaque État - et cette réalité est de plus en plus palpable de nos jours. Or, l'économie se base toujours en partie dans ses fondements sur le territoire, malgré l'avancement des technologies. En ce sens, les ressources naturelles d'un pays sont incontournables dans ses stratégies nationales et internationales. La survie d'un peuple passe donc par le contrôle de son territoire et de son potentiel, le milieu devenant alors garant du bien-être de ses habitants. Il suffit d'observer la stratégie impérialiste étasunienne. Que ce soit le pétrole du Moyen-Orient, les minerais d'Afrique, l'eau douce du Canada ou les plantations d'Amérique latine, les matières premières sont d'abord et avant tout situées sur un territoire. Un pays est fait de ressources qui déterminent une partie importante de la teneur des relations entre les pays et la viabilité de sa nation<sup>2</sup>. L'impérialisme est avant tout économiquement relié au milieu et au désir de posséder ce que l'autre contrôle. En ce sens, la géographie touche à tous les domaines d'étude en sciences sociales. Il est donc clair que la géographie recèle une multitude de facettes qui ont un impact essentiel dans la configuration de l'ordre mondial. Ainsi, l'espace constitue une base majeure du pouvoir, de la politique et de l'économie d'un État. De ce fait, il serait déjà possible de conclure que la géographie est sous-estimée par rapport à sa position dans les sciences sociales<sup>3</sup>. Bien qu'il ne s'agisse pas là du thème de ce travail, les questions du pouvoir potentiel de la géographie et avantages pour certaines sphères supérieures à ce qu'elle soit méprisée se posent tout de même, comme le souligne M. Lacoste. En somme, l'État est fondé sur un territoire ; cette relation entre le pouvoir et l'espace fait de la géographie une science déterminante dans la stratégie spatiale et les plans militaires des pays. Il en résulte une proximité considérable des membres de cette discipline avec les sphères supérieures de la société et du pouvoir. À preuve, plusieurs géographes se sont converti en ministres influents. Après tout, comme l'affirme Sautter, « l'État se définit [...] d'abord par ses limites<sup>4</sup> » et donc par son espace. De cette manière, la réalité physique exprime inévitablement cette complicité entre la géographie et le politique, une complicité qui est d'ailleurs l'objet précis de la géopolitique.

Le terme «géopolitique» est une combinaison des compétences géographiques auxquelles est ajouté le mot grec «polis», signifiant ville ou organisation. Ainsi, la géopolitique se caractérise par l'élément politique intrinsèque plutôt que parallèle par rapport au champ d'étude géographique. D'Alexandre le Grand à Napoléon en passant par César ou Cortès, la géopolitique a toujours été reliée à des bases militaires. En effet, depuis l'époque où les chefs d'État étaient d'abord et avant tout des chefs d'armées et des géographes hors pair, la connaissance du territoire constitue la base pour les stratégies militaires. Encore aujourd'hui, cette relation est palpable. Il suffit de penser aux deux Grandes Guerres de ce siècle, où les Allemands se sont fait prendre à chaque fois par la rigueur de l'hiver russe ou encore aux chars anglais qui se sont enlisés dans le sable fin de la Libye. Une montagne enneigée, un climat aride, un sous-sol riche en fer, une rivière profonde, un plateau en altitude ou encore une forêt dense sont autant d'éléments qui peuvent s'avérer des outils extrêmement précieux au cours de manœuvres guerrières. On ne peut occulter la dimension du pouvoir dans l'analyse géographique du territoire et c'est sur cette dualité que la géopolitique établit ses préceptes.

## Les débats conceptuels

En dépit des siècles de guerres et de stratégies basées sur la géographie, le terme «géopolitique» est très récent. Évidemment, la pratique de la géopolitique remonte aux premiers temps de l'organisation des hommes en sociétés, mais c'est réellement au cours du XX<sup>e</sup> siècle que la géopolitique a pris son envol conceptuel. Or, cette émergence s'est faite dans le courant idéologique de l'époque. Plusieurs intellectuels ont développé des théories dominantes en géopolitique au début de ce siècle. C'est en 1897 avec *Politische Geographie* que l'Allemand Friedrich Ratzel développe ses principes de *géographie politique*. Dans son ouvrage intitulé *Au sujet des lois de l'expansion spatiale des États*, il développe l'idée de «*lebensraum*», cet espace nécessaire à la survie d'un État. Il développe avec ses principes les fondements de ce que sera la Geopolitik allemande. Il est donc le premier à s'attarder sur les liens entre ces deux domaines et leur potentiel de puissance. Or, c'est vraiment le Suédois germanophone Rudolf K. Jellen qui invente le néologisme et fonde la géopolitique. Il développe plus clairement ses idées sur le sujet en 1916 dans son ouvrage *L'État, comme forme de vie*. Il définit la géopolitique comme étant les données naturelles d'un pays, sa géographie, qui *déterminent* la politique des États. L'ensemble de ses théories est fortement teinté par le déterminisme très dix-neuvième siècle de son époque. Elles reflètent l'idée que les individus d'une géographie différente sont différents, mais aussi inférieurs, un genre de Darwinisme social que Jellen a alimenté à cette époque. Encore aujourd'hui, cette pernicieuse notion de déterminisme se fait sentir lorsque certains pensent par exemple que le fait d'être Africain implique une intelligence relativement inférieure, que les gens qui viennent des pays au climat aride sont moins intelligents, que les Noirs sont plus forts, etc. Le 3<sup>e</sup> Reich sera d'ailleurs fortement imprégné de ce déterminisme avec la notion de race arienne et d'espace vital. À cela s'ajoute le fait que la promotion des vertus géographiques dans les écrits de ces deux auteurs ait indubitablement eu un écho substantiel dans l'ensemble des sphères de pouvoir dans le monde européen. Il s'ensuivit d'abord une accélération de la course à la cartographie, amenant les pays en puissance à financer de nombreuses expéditions pour posséder la connaissance la plus précise possible de l'espace mondial. Mais plus important encore, cela amena une réévaluation des nationalismes dans leur lien avec l'espace. C'est dans ce contexte que, dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, trois importants penseurs que sont le Britannique Harold Mackinder et les Allemands Karl Haushofer et Nicholas John Spykman ont poussé plus loin les idées de Ratzel et de Jellen. Ils ont tous trois travaillé à élaborer une théorie qui permettrait de contenir la politique mondiale des puissances. On avait à l'époque la conviction qu'il était possible de proposer une théorie qui permettrait la domination de l'espace terrestre. En d'autres mots, on croyait pouvoir prendre des mesures dans la politique étrangère qui s'assoieraient sur l'exactitude d'une science dite infaillible que serait la géopolitique. La discipline était jeune, l'engouement était passionné et les dirigeants – particulièrement allemands – s'attendaient à recevoir des directives claires de la part des géopolitologues pour diriger – ou surtout justifier – leur politique étrangère. Les espoirs étaient grands et les théories qui s'en suivirent furent garantes de cet élan.

Mackinder a d'abord introduit avec son ouvrage *Democratic Ideals and Reality* la notion de zone pivot. Dans le contexte de l'époque, le Royaume-Uni était bien sûr la puissance dans le monde et cherchait à le demeurer. De son côté, l'Allemagne mettait de la pression sur cet empire, autant au niveau maritime que continental, en remettant en question l'ordre établi et en exigeant la reconnaissance de sa force aussi jeune qu'agressive. C'est dans ce

contexte que Mackinder s'employa à ce que l'empire britannique perpétue son hégémonie autour de ce qu'il appela la zone pivot. Il établit que la Sibérie était cette zone majeure qu'il fallait contrôler en priorité, un point d'encrage à partir duquel des cercles concentriques de plus en plus grands amenaient des zones qu'il devenait possible de contrôler. Mackinder explique la position centrale de la Sibérie :

«As we consider [a] rapid review of the broader currents of history, does not a certain persistence of geographical relationship become evident ? Is not the pivot region of the world's politics that vast area of Euro-Asia which is inaccessible to ships [...] There have been and are here the conditions of a mobility of military and economic power of a far-reaching and yet limited character. [...] In the world at large [Russia] occupies the central strategical position held by Germany in Europe. She can strike on all sides and be struck from all sides, save the north.<sup>5</sup>»

Or, comme ni le Royaume-Uni ni l'Allemagne n'étaient en mesure de dominer cette zone, Londres devait s'assurer de contenir le pivot par les mers et les zones de passage. Ce sont les points essentiels de la théorie de Mackinder qui dictèrent la politique étrangère britannique de l'époque.

Karl Haushofer a pour sa part repris et développé les thèses de Jellen. D'abord, cet éditeur du journal *Zeitschrift für Geopolitik* de Munich fonda l'Institut allemand de géopolitique, le premier spécialisé à ce sujet. Ensuite, il développa une théorie bien connue de l'Allemagne d'alors, soit celle de l'espace vital et du rapport sang/sol. Il importe de se remémorer que Haushofer était l'une des figures de proue du Nazisme. Il déclare dans son ouvrage intitulé *Frontières et leur signification*, il déclare : « L'objet [de la Geopolitik] est l'étude des grandes connexions vitales de l'homme d'aujourd'hui dans l'espace d'aujourd'hui [...] et sa finalité est l'insertion de l'individu dans son milieu *naturel*.<sup>6</sup>» De plus, en dépit de son admiration pour Mackinder, il réfuta ses théories en ce qui concerne la zone pivot en s'attardant plus spécifiquement sur les rapports Nord-Sud dans une théorie dite européocentriste ou *Geopolitik der Panideen* (en régions). Le monde était selon-lui divisé en diverses strates où se retrouvaient d'abord l'Eurafrique, puis l'Asie centrale, l'Asie océanique et finalement l'Amérique. Il a compris que, pour briser le Royaume-Uni, il fallait s'attaquer aux points d'appui anglais les plus près géographiquement au lieu de s'étendre sur le monde, là où les Anglais étaient déjà solidement installés. Il fallait donc selon Haushofer se concentrer sur l'Europe, puis ultérieurement sur l'Afrique, avant de se lancer sur le reste du monde. Soulignons que l'une des erreurs majeures des géopoliticiens du début du siècle, - autant Haushofer que les autres - réside dans leur sous-estimation du potentiel de l'Amérique, un oubli que les États-Unis ne tarderont pas à leur faire regretter<sup>7</sup>.

Nicholas John Spykman a de son côté repris l'idée de la zone pivot de Mackinder. Absorbé par les questions de sécurité, il y ajouta l'idée d'endiguement, définit comme le Rimland (entourant le pivot) et le Heartland (entourant le Rimland), qu'il définit comme une volonté de dominer les pays qui enclavent cette zone pivot et non juste les mers tout autour. C'est pourquoi l'Indochine, la Turquie, l'Égypte ou encore le Maroc et l'Espagne deviennent si importants puisqu'ils se trouvent à même les zones de passage maritime si décisives. Ainsi, dominer les mers n'était plus suffisant; il fallait aussi contrôler les accès continentaux pour véritablement maîtriser le reste du monde. Dans son ouvrage *The geography of the Peace*, Spykman affirme, «the primary characteristic of any geopolitical analysis, as distinguished from a purely geographic one, is that it is dealing with a dynamic rather than a static situation.<sup>8</sup>» La dynamique, la notion de changement, est pour lui centrale dans les relations

internationales, et c'est sur cette préoccupation que repose les zones de défense de la zone pivot.

Il s'agit sans aucun doute d'une présentation on ne peut plus rapide d'une littérature et de plusieurs écoles historiques qui ont certainement été très importantes dans ce siècle. L'objet de ce travail n'est pas d'en faire une analyse spécifique ni approfondie, mais bien de les situer dans l'évolution générale de la géopolitique. Néanmoins, il est bon de souligner que chacun de ces théoriciens a influencé l'évolution de la géopolitique tout autant que celui de l'histoire. Leur questionnement quant à la compétence de l'État à représenter le territoire et la population, les discours sur les luttes de pouvoir et les rapports entre les grandes zones régionales du monde sont encore bien contemporaines. Simplement en étudiant ces auteurs fondamentaux, on peut comprendre bien des événements autant dans les manœuvres physiques des deux Grandes Guerres que dans les courants de pensée de l'époque.

### **L'école allemande et les contrecoups de la Deuxième Guerre Mondiale**

La fin de la Deuxième Guerre mondiale a entraîné un désaveu presque total de la géopolitique. Comme mentionné plus haut, le début du vingtième siècle a incontestablement été celui du potentiel allemand et de ses pressions pour remettre en question l'équilibre du pouvoir mondial. Bismarck avait débuté ce mouvement au siècle auparavant en consolidant les différents territoires de la Prusse et en gagnant la guerre d'Alsace-Lorraine. Les décennies qui suivirent ne firent que corroborer cette quête de puissance, de Guillaume II à Hitler. La géopolitique au début du vingtième siècle fut ainsi dirigée par la puissante et productive école allemande. Comme il fut mentionné auparavant, les grands théoriciens du début du siècle étaient pour la plupart Allemands, de même que les premiers instituts géopolitiques<sup>9</sup>. C'est dans ce contexte que la politique raciste, impérialiste et agressive de l'Allemagne a – entre autres facteurs – envenimer les belligérants vers les deux Grandes Guerres. Les discours déterministes et racistes des géopoliticiens tels que Jellen et Haushofer, la défaite allemande de 1945 ainsi que la découverte des camps nazis ont en quelques années précipité la géopolitique vers un désaveu intégral. Les concepts de la géopolitique allaient ainsi subir une remise en question fondamentale. D'abord, les atrocités d'Auschwitz-Birkenau et des autres camps de concentration ont été directement associées aux théories de Haushofer quant à l'espace vital et à la notion de sang/sol. Pour longtemps, la géopolitique allait se conjuguer à l'image de l'holocauste et de l'Allemagne qui avait tenté de justifier objectivement ses opérations par cette science. Ainsi, le déterminisme allait être battu en brèche. Ensuite, on se rendait compte que les théories géopolitiques développées jusqu'alors n'étaient apparemment pas infaillibles et qui plus est, elles avaient alimenté les idéologies de guerre. L'engouement pour la science exacte novatrice qu'était la géopolitique au début du siècle s'est alors transformé en rétractation tout aussi passionnée. De même, le territoire n'avait plus le même rôle dans les nouvelles relations internationales. Des petits États allaient se tailler une puissance qui contredisait le rapport entre la quantité de ressources naturelles et le pouvoir – Taiwan était plus riche que la Chine entière, le Japon que l'Inde. L'ONU, l'accroissement des moyens de communication, la décolonisation, la fin des empires, la démocratisation des sociétés civiles ou encore la bipolarité ont été autant d'éléments qui changèrent dramatiquement les conceptions des rapports de force et de la place du territoire dans le politique<sup>10</sup>. La géopolitique, outre sa perte de crédibilité, ne pouvait plus de toute manière reposer sur les concepts d'auparavant. Le contexte mondial était maintenant autre, ce qui amenait les théories d'auparavant à perdre leur signification. C'est ainsi que les

jeunes instituts de géopolitique ont fermé leurs portes et que la science était maintenant devenue un mauvais souvenir. Bien que les relations entre États n'aient certes jamais arrêté d'exister, les sphères géopolitiques n'étaient dès lors plus celles d'une science à part entière. Philippe Moreau Defarges écrit : «La géopolitique, ses conceptions, ses vicissitudes sont indissociables des turbulences et des tragédies du XX<sup>e</sup> siècle. Avec l'épanouissement de l'âge de la science, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, l'homme occidental ne peut que rêver de bâtir une science de pouvoir et de la puissance. La géopolitique est l'un des enfants de ce rêve.<sup>11</sup>» Seul le temps pouvait pardonner et faire resurgir les principes qui devaient, finalement, motiver la géopolitique.

## Renaissance de la géopolitique

Avec le temps, la géopolitique s'est restructuré et on peut dire qu'elle est aujourd'hui redevenue à la mode. Les événements de la Deuxième Guerre et de ce qui l'a précédé ont entraîné une réévaluation complète des bases conceptuelles de la géopolitique. Dans les années 70, suivant les conflits interposés de la Guerre Froide, les sphères supérieures de la société qui n'ont jamais délaissé leur intérêt pour la géographie et ses liens avec le pouvoir, ont peu à peu recommencé à nommer leur domaine de recherche «géopolitique». C'est ce qui permet aux deux spécialistes Français de géopolitique que sont Pascal Lorot et François Thuau d'affirmer : «Bannie pendant de longues années, [...] la géopolitique est de retour sous un registre plus modeste, celui de l'investigation des intentions et des comportements des acteurs de la scène internationale. La géopolitique n'a jamais cessé d'être, puisque dès qu'il y a État et relations entre les États, il y a géopolitique.<sup>12</sup> » Cependant, cela ne s'est pas fait sans heurt ; à titre d'exemple, au Québec, le cours de géopolitique offert au collégial se nomme «géographie politique et culturelle», un nom différent qui n'est pas sans rappeler le désir de se distinguer de l'image nazie de la géopolitique. C'est d'ailleurs sous l'appellation de géographie politique que les écoles britanniques poursuivront leurs travaux, un retour masqué aux termes utilisés par ce domaine de recherche du temps de Ratzel. Un autre exemple vient du dictionnaire Larousse qui définit la géopolitique comme «une science où les données naturelles d'un pays, sa géographie, déterminent la politique des États». Encore aujourd'hui, on considère l'espace comme un environnement déterminant. C'est d'ailleurs ce que tente de démolir la géopolitique moderne. En effet, le monde entier a établi un lien encore puissant entre les atrocités nazies et la place prépondérante qu'occupait la géopolitique dans le régime allemand d'alors. C'est d'ailleurs sur ce point que plusieurs géopolitologues ont tenté de tracer une ligne et de différencier leur science de celle des Allemands. À ce sujet, Colin S. Gray écrit :

«La géopolitique doit être différenciée de la *Geopolitik*. La première relève de la science politique, c'est-à-dire de l'exploration des structures de la politique sans nécessairement prescrire une action politique particulière. La seconde, la *Geopolitik* au contraire, [...] s'inspirait des recherches et des idées des géopolitologues les plus respectés vivant hors d'Allemagne, mais son objectif était la propagande. Bien que la géopolitique ne réussisse pas à se libérer des excès de Haushofer et de ses confrères, il n'en demeure pas moins que, partout dans le monde, on ne peut concevoir de politique étrangère et de politique de défense qui ne s'inscrive dans le cadre de la géopolitique.<sup>13</sup>»

## Nouveau cadre conceptuel

Geoffrey Parker, dans son ouvrage *Gepolitics : Past, present and future*, définit simplement la géopolitique comme étant l'étude des relations internationales dans une perspective spatiale ou géographique. Selon lui, la géopolitique est d'abord l'analyse des

caractéristiques du milieu, puis vient ensuite l'analyse des interactions entre ces caractères spécifiques, pour enfin en faire la comparaison et les analyser dans un cadre régional, voir mondial. Cette définition s'avère être plus technique que philosophique, un attribut propre à l'école anglo-saxonne dont Parker est l'un des plus éminents. Cependant, elle a le mérite d'attirer l'attention sur les interactions, sur la complexité des rapports, une notion centrale dans ce domaine de savoir<sup>14</sup>. Le *Dictionnaire de Géopolitique* affirme de son côté que la géopolitique «est d'abord et avant tout une étude systématique, rigoureuse et constamment renouvelée de tous les éléments constitutifs de la puissance de l'État, le tout conduisant à une évaluation de puissance ou de faiblesse, de précarité ou d'abondance». Ainsi, le lien entre le géographique, soit l'inventaire de notions cartographiables constitutives, avec l'analyse que l'on peut en faire, les conclusions que l'on peut en tirer, est clairement défini. C'est en fait une démarche qui vise à enlever l'élément statique de l'inventaire pour le faire passer à l'action, le comprendre, ce qui est loin d'être facile, d'où l'échec de plusieurs.

Il a fallu attendre le Français Michel Foucher pour qu'un regard plus vaste vienne s'imposer dans le milieu. Auteur de l'ouvrage *Fronts et frontières*, une référence dans le domaine, Monsieur Foucher propose une définition des plus intéressante ; selon lui, «la géopolitique est une méthode d'analyse géographique de situations socio-politiques concrètes envisagées en tant qu'elles sont localisées, et des représentations habituelles qui les décrivent. Elle procède à la détermination des coordonnées géographiques d'une situation et d'un processus socio-politique et un *décryptage* des discours et des images cartographiques qui les accompagnent<sup>15</sup>». Cette définition a le mérite de souligner plusieurs éléments intrinsèques pour la géopolitique que sont l'espace, la conflictualité, la localisation, la représentation, l'inventaire et l'analyse. Ainsi, ce qui entre en relation avec l'État et sa représentation fait partie de la discipline. Il s'agit donc d'une combinaison de l'analyse micro et macro en terme de géographie et de politique ; la géopolitique pénètre dans le pays pour en comprendre les structures, puis amène ensuite ces éléments au niveau international pour en relativiser l'impact. La géopolitique est en ce sens devenue depuis un domaine pluridisciplinaire, combinant les domaines d'études pour en tirer un profil général et voir le monde dans un ensemble. Ainsi, Karoline Postel-Vinay explique cette pluralité :

«L'objet géographique se démultiplie ; la géographie se met elle-même au pluriel, à l'instar des «nouvelles géographies» françaises ou des «géographies post-modernes» californiennes d'Edward Soja. D'autre part, l'évolution (ou la révolution) de la géographie correspond à un repositionnement au sein des sciences sociales, débouchant sur un nouveau dialogue avec les autres disciplines. Cette double transformation a des conséquences directes et indirectes pour l'analyse des relations internationales et, plus spécifiquement, pour l'observation des recompositions spatiales en cours. Elle confirme, par d'autres voies, la nécessité d'envisager un au-delà de la territorialité. [Ainsi], Gérard O'Tuathail propose pour sa part l'élaboration d'une «géopolitique critique». Celle-ci, précise O'Tuathail, constitue une approche plutôt qu'une théorie, permettant de soumettre à un examen rigoureux la «problématique confuse qui lie géographie et politique globale»<sup>16</sup>».

Selon Foucher, la géopolitique s'intéresse à l'articulation du spatial et du politique selon trois registres, soit la représentation, la pratique et la méthode. Cela permet donc de voir encore les relations État à État, mais aussi de les comprendre avec ce qui se passe à l'intérieur de chacun d'eux. Cela revient donc à ce que Béatrice Giblin affirme lorsqu'elle déclare que la touche politique dans la géographie : « sait reconnaître la complexité des facteurs physiques et humains, dont l'étude combinée est indispensable à l'unité de la géographie, laquelle doit par surcroît s'approcher de la mêlée<sup>17</sup> ». Des drapeaux aux traités en passant par la monnaie, les ethnies en puissance, la genèse de la formation territoriale,

les héros nationaux, la toponymie, les guerres, les ressources nationales ou encore les religions en présence, - pour ne nommer que ceux-ci - le territoire regorge de facteurs qui le définissent et relativisent toute sa relation avec le vecteur politique. Tous les symboles et les événements prennent ainsi une saveur toute distincte qui s'imbrique dans un processus de compréhension.

La géopolitique devient intéressante dans le cumul des savoirs amenant l'analyse. Dans le remaniement conceptuel de la discipline, la géopolitique a depuis délaissé aux études stratégiques les tactiques de guerre et les notions de contrôle, mais continue à penser l'espace. Le pouvoir n'est plus une fin : voilà un changement substantiel dans la méthode et les dessins mêmes de la géopolitique. La dimension tragique de vérité provoquant une lutte de pouvoir a terminé de hanter les géopolitologues. Le conflit est le domaine de prédilection de la géopolitique, mais la nuance vient du fait qu'elle n'a pas à intervenir dans le déroulement des phénomènes qu'elle étudie. Monsieur François Thual exprime bien ce changement de perspective :

«La géopolitique ne saurait être une science, elle est bien plus un savoir. [...] La géopolitique est réellement un savoir, car elle est fondée sur une méthode d'investigation ; elle n'a pas à dicter aux dirigeants ce qu'ils doivent faire, mais son rôle consiste à repérer dans la durée, les causes, les postures, et les mouvements de sociétés constituées, dans le monde moderne, sous forme d'État. [...] La méthode géopolitique cherche sa matière dans l'Histoire et la Géographie. Il ne peut y avoir de discours absolu en matière de géopolitique, car il n'y a pas de clef universelle des conflits. L'horizon immédiat de la géopolitique est la conflictualité. Dans cette perspective, la réflexion sur les notions de «territoire» et «d'identité» va être fondamentale. [...] Le deuxième aspect de l'investigation géopolitique concerne les constructions politiques. Là où il y a pouvoir en effet, il y a stratégie de positionnement de ce pouvoir. [La] nomenclature des différentes postures d'identité collective amène plus loin que la simple réflexion géopolitique. Il faut alors absorber les problèmes fondamentaux tenant aux rapports l'homme et la société, et à l'appartenance d'une nation à un territoire, tout en s'acharnant à définir ces appartenances. Le territoire est l'objet du désir d'identité.<sup>18</sup> »

La géopolitique va donc chercher l'élément identitaire dans la définition même d'un peuple, puisqu'un territoire existe à travers les gens qui l'habitent. Le nationalisme et tous les débats sur l'identité sont donc au cœur de la géopolitique ; les démêlés encore contemporains de nation, d'État et d'État-nation, souvent passionnés, s'agitent inévitablement dans les gironnets géopolitiques. Cette discipline ne se limite plus à la juxtaposition des domaines géographiques et politiques ; elle absorbe les inventaires de notion qui constituent le territoire, la population et son organisation pour se concentrer sur la richesse des liens qui lient ces éléments entre eux et amènent des rapports. Observer, faire des liens, analyser, rassembler les conclusions, questionner et tenter de comprendre : voilà en somme les défis géopolitiques. Le concept géopolitique est bien différent de la science du début du siècle qui cherchait à trouver plus spécifiquement dans le territoire des fondements qui justifieraient une politique précise. La géopolitique n'est plus là selon Foucher pour fournir des réponses, mais bien pour soulever des questions, des corrélations. À ce titre, les questions sont souvent plus intéressantes que les réponses.

### **Les nouvelles Écoles**

L'engouement est donc retrouvé pour la géopolitique, et ce, particulièrement en France. De nos jours, il est possible d'identifier trois écoles à partir desquelles la géopolitique s'enrichit : il y a l'école germanophone, l'école anglo-saxonne et l'école francophone.

L'école allemande a repris confiance bien tard, devant surmonter des craintes quant aux dessins de ses écrits. Plus modeste que les deux autres écoles, elle demeure notable de par la qualité de ses ouvrages, mais elle n'a plus le lustre ni les ambitions d'auparavant. Paul Claval écrit que l'école allemande «fuit les problèmes d'actualité : en choisissant d'être politiquement neutre, elle renonce à proposer des réponses aux grandes questions de l'heure.<sup>19</sup>»

L'école anglo-saxonne sous l'égide des États-Unis, a pour sa part été la première à tenter de réaffirmer la géopolitique dans les cadres universitaires, particulièrement avec les guerres d'Indochine. En ce sens, la cartographie du monde vu des États-Unis durant la guerre froide est explicite. Gérard Chaliand, un Français qui s'est spécialisé sur la géopolitique, en a obtenu copie et on peut y déceler bien des éléments qui rappellent les théories de Mackinder, Spykman ou Haushofer. La Russie y est encore une fois la zone pivot, la région autour est celle qui est disputée et les régions sont définies en cercles concentriques d'importance relative de par leur proximité par rapport au pivot. Notons que le nom de la politique étrangère étasunienne est «l'endiguement», nom qui a pour origine les théories de Spykman et qui vise à contenir le communisme autour du pivot. Ainsi, sans parler directement de «géopolitique», la pratique et les théories ont continué de se faire sentir. La Guerre Froide a particulièrement fourni l'occasion de briguer différentes approches géopolitiques plus ou moins définies. Il n'en demeure pas moins que nombreux sont les écrits et les innovations de cette école, qui s'attarde moins sur le questionnement philosophique de la géopolitique que sur son usage. Henry Kissinger et Geoffrey Parker en sont sans doute les grands noms.

L'école française est sans doute la plus dynamique des écoles quant au questionnement conceptuel. C'est sous le Marocain d'origine Yves Lacoste que le mouvement de renaissance débuta à la fin des années soixante-dix avec son ouvrage *Géographie du sous-développement* qui amena la création de la revue «géopolitique» *Hérodote*, plus tard rebaptisée *Revue de géographie et de géopolitique*. Plusieurs autres ouvrages et auteurs viendront s'ajouter à cette initiative, tel que le *Dictionnaire de Géopolitique* et *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre* de ce même auteur, *Fronts et frontières* de Michel Foucher ou encore des recherches indépendantes ou conjointes de François Thuat et de Pascal Lorot. Peu présente sur la scène internationale dans les débats géopolitiques de ce début de siècle – mentionnons tout de même les travaux de Vidal de La Blanche et de Élisée Reclus - la France a solidement repris le flambeau et a développé sa propre *Geopolitik*, souvent aussi nommée géopolitique engagée, de par les prises de positions ouvertement de gauche de la plupart des ténors de l'école française. C'est en 1982 qu'est aussi fondé en France par Marie-France Garaud l'Institut international de Géopolitique. Aux succès modestes, il demeure qu'il soulève des questions importantes quant à la place de la géopolitique dans les sphères intellectuelles. Toutefois, selon certains, l'engouement serait devenu une mode dans la dernière décennie; Philippe Moreau Defarges explique ce phénomène : «Le terme «géopolitique» fait aujourd'hui partie de ces mots magiques qui expliquent – ou plutôt paraissent expliquer – l'inexplicable : serait géopolitique toute question se situant au-delà de la rationalité claire et mettant en jeu des intérêts immenses, donc indéfinissables.<sup>20</sup>» En effet, il suffit de lire *Le Monde diplomatique*, *le Monde*, où d'observer la sortie des essais politiques pour voir que le terme est à la mode, surtout en France. La question est de savoir si toute situation nationale et internationale est géopolitique ou si, au lieu d'être un adjectif, il s'agit plutôt d'une discipline comme une autre.

## Etat actuel du débat

La géopolitique ne fait toujours pas l'unanimité. Plusieurs se demandent si cette science a raison d'être, si elle ne devrait pas s'en remettre aux relations internationales ou encore à la géographie elle-même dépendant des enjeux. Pierre de Senarclens critique la géopolitique en ces termes :

«L'unification de l'Allemagne ou le processus d'intégration européenne sont des événements politiques affectant l'espace géographique. Mais en qualifiant ces processus de changement «géopolitique», on adopte implicitement un cadre de référence fondant la puissance de l'État sur la population, l'espace, les ressources économiques, ce qui est une vision partielle et désuète de la puissance. L'espace ne commande pas l'histoire. En politique, les structures géographiques permettent en certaines circonstances d'anticiper le comportement rationnel des acteurs, non de le prévoir. Aucune structure n'est absolument contraignante, les individus, les mouvements politiques ou les gouvernements pouvant toujours prendre le parti de contester l'ordre en vigueur pour le modifier. [...] Et si l'environnement de la planète devient une source de préoccupation politique majeure, si l'épuisement des ressources naturelles et les ravages de la pollution sont un enjeu pour tous les États, ce n'est pas une raison pour enfermer l'analyse de cette problématique dans le cadre de la «géopolitique».<sup>21</sup> »

Cet extrait soulève des éléments importants quant à la limitation des champs d'étude, mais il s'avère que bien des différents se construisent sur la base du manque de clarté dans les concepts. Il est évident que Monsieur de Senarclens conçoit les limites de la géopolitique dans l'optique où cette dernière serait une science limitée à la jonction de la géographie dans la politique. Or, si l'on prend la définition de Monsieur Foucher, le débat est tout autre.

Des précisions s'imposent. Certains milieux intellectuels cherchent constamment des réponses claires et définies ; évidemment le cadre des *sciences* humaines encourage cette quête, bien que tout et chacun sait que l'humain, tout comme la politique, ne peut offrir de réponses définitives. La géopolitique est une méthode d'étude au même titre qu'une autre. Ses avantages et ses inconvénients sont inhérents, comme pour n'importe quelle méthode. Cependant, le problème vient souvent du manque de nuance, du fait que les hommes n'ont pas pardonné à la géopolitique ses faiblesses et son incompetence à fournir des vérités inébranlables ; il suffit de se remémorer les ambitions des géopolitologues du début du siècle. Sans doute les hommes ont voulu à travers elle définir des principes incontestables même si la géopolitique n'a jamais eu les compétences ni les outils pour relever un tel défi. Le balancier se promène souvent entre les extrêmes, comme le disent Lorot et Thual, où, après l'engouement de la nouvelle science dite exacte du début du siècle et le désaveu total qui s'en est suivi, on semble aujourd'hui, timidement, lui refaire confiance. L'exemple de certaines sphères françaises qui utilisent systématiquement la géopolitique dans tous les domaines de politique nationale comme internationale est un autre exemple de manque de perspective dans les expériences passées. La géopolitique est probablement située quelque part entre ces désirs enchanteurs et démesurés.

## Conclusion

Napoléon avait cerné l'importance de la géographie dans ses liens avec le politique lorsqu'il a affirmé que la politique des États est dans leur géographie, mais il demeure qu'il faut éviter les extrêmes et il n'y a pas de solution miracle nul part. La géopolitique étudie l'espace. Or, les deux principales qualités de cet espace sont sa complexité et sa variété. La

géopolitique perd tout son sens si on lui enlève les interactions qu'elle contient, si on la dissèque de sa vitalité résidant dans la complexité même. Robert Walter affirmait que la géopolitique a pour but de déferer un sens réaliste à une simple carte du monde en lui donnant une perception. Or, la discipline connaît des limites. Dans les concepts élaborés par certains géopolitologues, il est possible de voir l'émergence d'une volonté de créer à travers la géopolitique une science qui va rechercher la valeur pluridisciplinaire qui est tant absente du milieu «surspécialisé» d'aujourd'hui. La scolastique est devenue habitude, bien que les réponses dans les sciences humaines résident plus souvent dans les interactions plus que dans la réduction au plus simple. La nouvelle géopolitique offre justement cette concertation entre les sciences sociales, pour mieux saisir la complexité des réalités. Elle ne peut avoir que les prétentions que nous voudrions bien lui donner.

«La géopolitique n'est ni une mode ni une illusion ni une paraphrase. Elle a acquis sa place comme méthode d'investigation du champ des relations internationales, mais comme aucune autre forme de savoir ne saurait se suffire à elle-même, il lui appartient de pratiquer un certain œcuménisme avec des savoirs voisins (histoire, géographie, anthropologie, etc.)»<sup>22</sup>

Tant de débats inutiles pourraient être évités s'il y avait une clarification des termes utilisés, de ce que l'on entend par géopolitique. Le problème vient bien plus des individus qui pensent découvrir, révolutionner ou dénigrer la géopolitique que la discipline elle-même, qui n'est qu'un outil à la mesure de nos dessins. Dit autrement, le problème vient de ceux qui pensent trouver de l'objectivité dans les domaines humains. La géopolitique a été sacrifiée sur cet autel, et le débat, pour certains, continue.

#### Notes

- <sup>1</sup> Lacoste, Yves Du rideau de fumée de la géographie des professeurs aux écrans de la géographie-spectacle.  
*La géographie, ça sert d'abord à faire la Guerre.* 1976, 176 p..
- <sup>2</sup> Colson, Bruno ; *Le Tiers Monde dans la pensée stratégique américaine* ; Centre d'analyse politique comparée, Institut de stratégie comparée, École pratique des Hautes Études, 1994, 83 p.
- <sup>3</sup> Lire à ce sujet Lacoste, Yves *La géographie, ça sert d'abord à faire la Guerre.* Paris: Éditions Maspéro. 1976, 123 p.
- <sup>4</sup> Sautter, Gilles la géographie comme idéologie ? Québec: *Cahier de géographie du Québec*, Université Laval, 1985, p. 198
- <sup>5</sup> Mackinder, Harold J *Democratic Ideals and Reality*, The Norton Library, 1942, p. 261
- <sup>6</sup> Lorot Pascal et Thual François *La géopolitique*, éditions Clefs politique, p. 19.
- <sup>7</sup> Mentionnons que John Spykman a corrigé cet élément plus tard dans son ouvrage *American State*
- <sup>8</sup> Spykman, John *The geography of the peace* : New York, Harcourt, Brace and Company, 1944, p. 6
- <sup>9</sup> Korinman, Michel *Quand l'Allemagne pensait le monde*, Paris,; Editions Fayard. 412 p.
- <sup>10</sup> Lorot Pascal et Thual François *La géopolitique op. cit.* , pp. 37-47
- <sup>11</sup> Moreau Defarges, Philippe *Introduction à la géopolitique*. Paris: Ed Le Seuil, 1994, p. 215
- <sup>12</sup> Lorot Pascal et Thual François *La géopolitique op. cit.* , p. 7
- <sup>13</sup> Moreau Defarges, Philippe *Introduction à op. cit.* , p. 29
- <sup>14</sup> Parker, Geoffrey *Geopolitics : past, present and future.* Londres: Pinter editions, p. 5
- <sup>15</sup> Foucher, Michel *Fronts et frontières* . Paris: Eéditions Fayard , 1991 , p. 35
- <sup>16</sup> Postel-Vinay, Karoline *Les nouvelles relations internationales*, Editions Presses de sciences po, pp. 168 – 171.
- <sup>17</sup> Voir Giblin, Béatrice Géographie politique et géopolitique. Québec.: *Cahier de géographie du Québec Université Laval*, 1985, p. 180.
- <sup>18</sup> Lire Thual, François *Repères internationaux, l'événement au crible de la géopolitique* éditions Ellipses, pp. 7-13.
- <sup>19</sup> Claval, Paul *Histoire de la géographie*. Paris: PUF, collection «Que sais-je ? », 1995, p. 76
- <sup>20</sup> Moreau Defarges, Philippe *Introduction* , op. cit., p. 9

<sup>21</sup> De Senarclens, Pierre *Le politique internationale*, collection Cursus. Paris: Armand Colin, 1997, p. 40.

<sup>22</sup> Lorot Pascal et Thual François *La géopolitique*, *op. cit.*, p.149

## Bibliographie

Badie, Bertrand (1992) Réveil identitaire et crise de l'État-nation ; *L'État importé* ; Points d'histoire. Les Editions Fayard, 230 p.

Chaliand, Gérard et Mincés, Juliette (1993) *État de crise*. Paris: Editions le Seuil, 160 p.

Claval, Paul (1995) *Histoire de la géographie*. Paris: Presses Universitaires de France, collection «Que sais-je ?», 126 p.

Colcon, Bruno (1994) *Le Tiers Monde dans la pensée stratégique américaine* ; Centre d'analyse politique comparée, Institut de stratégie comparée, École pratique des Hautes Études. 83 p.

Costel, Éric (1971) *Géopolitique contemporaine*, «Collection Que sais-je?»> Paris : Presses Universitaires de France., 123 p.

De Senarclens, Pierre (1992) *La politique internationale* «Collection Cursus». Paris : Éditions Armand Colin, 190 p.

Foucher, Michel (1991) *Fronts et frontières, Un tour du monde géopolitique*. Paris: Les Editions Fayard. 610 p.

Giblin, Béatrice (1977) Géographie des mass media : La nation-paysages. The National Geographic Magazine, *Hérodote* ; 3<sup>e</sup> trimestre, numéro 7, pp. 148-157.

Herod, Andrew, Ó Tuathail, Gearóid et Roberts Susan M. (1998) *An Unruly World ? Globalization, governance and geography*. Londres : Routledge editions, 245 p.

Korinman, Michel (1990) *Quand l'Allemagne pensait le monde* ; Paris : Les Editions Fayard, 412 p.

Lacoste, Yves (1976) *La géographie, ça sert d'abord à faire la Guerre* . Paris : Éditions Maspéro, 123 p.

Lacoste, Yves (1981) *Géographie du sous-développement*. Paris : éditions Quadrige / PFU, 283 p.

Lacoste, Yves (1988 ) *Questions de géopolitique ; l'islam, la mer, l'Afrique*. Paris: La Découverte et Librairie Générale Française, Livre de poche, 251 p.

Laïdi, Zaki (1994) *L'ordre mondial relâché*. Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 215 p.

Lorot, Pascal et Thual, François (1997) *La géopolitique*, Collection Clefs Politique. Paris : Les Editions Montchrestien, 155 p.

Mackinder, Harold J. (1942) *Democratic Ideals and Reality*. The Norton Library. 281 p.

Moreau Defarges, Philippe (1994) *Introduction à la géopolitique*. Paris : Les Editions Le Seuil, 230 p.

Moreau Defarges, Philippe (1993) *Relations internationales* «1. Questions régionales». Paris : Les Editions Le Seuil, 364 p.

Moreau Defarges, Philippe (1993) *Relations internationales* «2. Questions internationales». Paris : Les Editions Le Seuil, 253 p.

Muir, Richard (1975) *Modern Political Geography*. Londres: The Macmillian Press Ltd, 257 p.

Parker, Geoffrey (1998) *Geopolitics Past, Present and Future*. Londres : Pinter Editions, 199 p.

Ramonet, Ignacio (1997) *Géopolitique du chaos*. Paris : Les Editions Galilée, 160 p.

Spykman, Nicholas John (1952) *The geography of the peace*. New York : Harcourt, Brace and Company., 66 p.

Spykman, Nicholas John (1942) *American strategy in World politic*. New York : Harcourt, Brace and Company, 493 p.

- Thual, François (1997) *Repères internationaux, L'événement au crible de la géopolitique*. Paris : Les Editions Ellipses, 141 p.
- Touscoz, Jean (1987) *Atlas géostratégique, crises, tensions et conséquences*. Paris : Les Editions Larousse, 320 p.
- Touraine, Marisol (1995) *Le bouleversement du Monde, Géopolitique du XXIe siècle*. Paris : Les Editions Le Seuil, 437 p.
- Valladao, G. A. Alfredo (1994) *Les mutations de l'ordre mondial*. Paris: Editions La Découverte, collection Les Dossiers de l'État du Monde, 204 p.
- Collectif, dirigé par le regroupement «Action contre la faim» (1999) *Géopolitique de la Faim*. Paris : Éditions Presses Universitaires de France, 303 p.
- Collectif, Publié par l'Université Laval (1985) *Cahiers de géographie du Québec. Numéro spécial : Idées, idéologies et débats en géographie (Québec)*, volume 29, numéro 77, 341 p.
- Collectif, sous la direction de A. Montifroy, Gérard (1994) *Géopolitiques internationales*. Montréal : Les Editions Sciences et Culture inc., 291 p.
- Collectif sous la direction de Smouts, Marie-Claude (1998) *Les nouvelles relations Internationales*. Paris: Editions Presses de Science Po, . 410 p.